



Illustration : Patrick Malenfant

# La nostalgie, je lui crache dessus

**Françoise Haw**

Pablo se sentait comme une plante née hors de son sol, condamnée à s'étioler sur une île où ses rêves butaient contre les limites de sa prison. Transplanté à Montréal, il pense s'épanouir dans cette ville qui lui offrira le terreau pour faire fleurir ses poèmes et ses chansons sombres comme son âme. Rêveur parmi tant d'autres, Pablo rencontre Jérémie qui lui ouvre les yeux sur la nécessité de faire raisonner la singularité de sa voix; il s'applique à se trouver un style, espérant que cela lui permettra de s'arracher à la médiocrité de sa condition.

Pablo est né dans un pays consumé par un désespoir et un soleil dévorants. Affligé d'une famille où l'horreur s'est encastrée comme la crasse, il aurait souhaité que la mort le délivre de cette nasse. Sur cette île cernée par l'écume, les ambitions butent contre les limites fixées par l'horizon.

La littérature l'a sauvé de l'anéantissement. Seule compte la possibilité de se blottir entre les lignes imprimées pour s'immiscer dans ces univers bâtis de papier: il se reconnaît dans l'exubérance désenchantée des écrivains sud-américains; il frissonne en savourant l'étrangeté des romans gothiques; la prose concise des romanciers français l'impressionne et il est ébloui par la lumineuse mélancolie des poètes maudits. Il marche en psalmodiant les vers de Baudelaire, il déchiffre les délires de Lautréamont en hoquetant et il vogue sur la barque ivre de Rimbaud.

Dans ses textes, Pablo décrit des cristaux de neige, des tourbillons de froid et des lacs gelés comme des miroirs sombres. Quand il écrit, il s'é gare dans des forêts de chênes sans âge qui ploient depuis les premiers instants de la terre. Il s'aventure dans des villes tentaculaires, où le ciel de plomb se confond avec la teinte grise des toits d'ardoise et des cheminées qui fument comme des locomotives poussives. Tous ses personnages sont des tuberculeux squelettiques, engoncés dans de strictes tenues victoriennes, empêtrés dans des aventures qui ont raison de leurs maigres forces.

Pablo déploie ces tableaux en les teintant de la fadeur de ses rêves évanouis. Il sue sang et eau dans une touffeur tropicale, maudissant la vie de l'avoir fait naître sur ce caillou perdu dans un océan. Certains de ses compatriotes

veulent se convaincre de vivre dans le nombril du monde; ils croient leur île connue dans tous les recoins du globe. D'autres, plus téméraires, ont franchi les océans pour voir si l'herbe poussait mieux ailleurs. Beaucoup sont revenus, dégoûtés d'avoir été considérés comme des sauvages ou des esclaves. Ceux qui tiennent le coup préfèrent endurer l'innommable plutôt que de perdre la face en rentrant. Une poignée de ces déserteurs réussit dans le monde civilisé et leur gloire inspire tous ceux qui souhaitent fuir l'enfermement.

Pablo se réfugie dans le rythme qui l'habite: ses doigts ont appris à faire respirer une guitare; il en tire des plaintes déchirantes. Pablo sait que seuls les bourgeons de la musique et de la poésie peuvent le consoler d'être sorti du fumier de la terre. C'est sur du papier ou sur les touches d'un clavier qu'il déverse sa rage avec la hargne d'un enfant que la révolte soulage.

Pablo a étudié à l'université mais il ne peut se concevoir enfermé entre quatre murs à ruminer son désespoir. Il se produit dans des hôtels à l'exotisme flamboyant. Il se méprise d'écrire des chansonnettes sucrées qui sont applaudies par des candides qui se croient au paradis. Il serre les dents en songeant au temps où il pourra vivre de sa poésie, celle qui plonge dans la noirceur de son âme pour en arracher des larmes d'encre au reflet d'argent.

Pour réagir, il lui a fallu percevoir la fuite du temps. Pablo ne veut plus se plaindre et il veut concrétiser ses projets au lieu d'en voir le reflet luire dans le prisme de ses rêveries. Il économise chaque sou pendant des années, attendant son visa en travaillant comme un damné. Il choisit le Canada,

car c'est le seul pays qui tolère encore des immigrés. Il s'installera à Montréal où le français sera un ancrage.

Que va-t-il chercher aussi loin? Son cœur est trop aride pour croire au bonheur et il l'évalue avec les yeux vides d'un orpailleur; les pépites se sont enfouies avec les années, il ne pense qu'à trouver la force de respirer. Les douleurs passées lui consomment les souvenirs et il en veut à l'oubli de ne pouvoir les assainir. C'est comme chercher à renverser le sablier du temps; autant regarder devant soi et aller dans le sens du vent.

Au bout de trois années d'attente fébrile, il débarque dans ce monde inconnu et éblouissant où l'air pur le transporte



d'un sentiment enivrant. Il atterrit dans un immeuble galeux où s'échouent d'autres gueux. La nécessité le mène dans toute la ville, quémandant du travail en se croyant habile. Il porte l'empreinte du soleil sur la peau, il voudrait qu'elle s'envole et qu'il soit aussi pâle que l'eau.

Le soleil blême renferme des promesses d'infini. Montréal se déroule dans un dédale obscurci. Lui qui déteste la chaleur sera bien servi : il imagine la ville sous une bulle de froid quand les nuits avaleront les jours. Il observe les toits de sa fenêtre branlante dans l'appartement à la saleté rampante. Il tuerait pour faire entendre sa musique et porter ses textes au-delà des obstacles. Son appétit est celui du nouvel arrivant qui a tout donné pour dévorer le présent.

Il estime qu'il est chanceux d'être parti mais il porte en lui la béance d'un banni. Pour tant de gens le nom de son pays n'évoque rien ; il se sent aussi piétiné qu'un acarien. Il s'escrime à faire le seul travail qu'on a bien voulu lui donner : il s'épuise à ranger des fruits dans un supermarché interminable aux néons insoutenables.

Son étrangeté intrigue un étudiant qui travaille là à mi-temps. Jérémie lui parle de livres et de poésie, de ses études et de sa vie. Il devine les yeux d'un lecteur dans le visage fermé du rêveur. Pablo se surprend à apprécier cette amitié, lui qui vit en ermite depuis son arrivée.

Jérémie l'invite dans un café pour découvrir ses poèmes. Il lui montre les siens, ravi de les faire aimer. Son style est frais comme celui des enfants et des simples d'esprit. Pablo lui parle de ses



ébauches de romans et de ses poésies et lui fait lire quelques extraits. Jérémie retrouve la noirceur de son regard dans les mots chargés de fiel. Il s'étonne qu'il écrive aussi bien, lui, l'étranger sorti de rien. Pablo parle de ses études et des heures passées à perfectionner son français.

Tous deux rêvent du firmament : être publiés, écoutés et enfin vivre de leur talent. Il est si difficile d'être reconnus alors que tant d'autres scribouillards se veulent élus. Pablo a mal à la tête quand Jérémie lui décrit le

labyrinthe dans lequel doit s'engager tout artiste débutant.

Le découragement les ronge. À quoi bon s'accrocher à ce rêve insensé, ne vaut-il pas mieux choisir un métier sage et s'y lover comme dans un sarcophage ? Tous deux frémissent en y songeant. Jamais l'écriture ne cessera de les hanter ; aucun d'eux ne pourra y renoncer. Jérémie étudie pour démonter tous les rouages qui peuvent mener à la vie d'artiste salarié.

Il suggère à Pablo de décrire la lumière de son pays pour colorer d'authenticité ses écrits. Pablo rétorque qu'il n'écrit pas pour patauger dans la boue de son passé. Jérémie soupire. Qui veut entendre un bronzé chanter

les tourments de romantiques blafards ? Il faut que l'on perçoive sa présence dans ses écrits. Jérémie parle de l'attente du public, des exigences des éditeurs et de la nécessité d'être prosaïque. Il crèvera de faim s'il refuse de chanter la nostalgie du déraciné.

Pablo sourit comme un loup : « La nostalgie ? Je lui crache dessus ! » Quelle ironie de demander aux immigrants de se lamenter ! Il faudrait se réjouir de les voir tourner le dos



à leur patrie pour se jeter dans leur nouvelle vie. Il est préférable de détester son pays quand on le quitte. Sinon, comment peut-on supporter l'incertitude des jours creux, les regards parfois condescendants et l'avenir flottant ?

Pablo a reçu l'existence comme une insulte et ce crachat imprègne tout ce qu'il produit. Que l'horreur dégouline et transpire par tous les pores de cette créature immonde qui palpète en lui. C'est elle qui le fait vivre et son art doit être aussi percutant que la force qui l'a engendré.

Jérémie finit par en rire : où trouve-t-il tant de raisons de désespérer ? Depuis le temps qu'il écrit, tous ses démons devraient être circonscrits. Pablo secoue la tête. C'est une hydre qu'il héberge, chaque tête repousse plus tenace que la précédente. Jérémie acquiesce. Alors autant faire parler ce monstre. À quoi bon réveiller cette bête pour entendre des voix extirpées à d'autres imaginaires ? Qu'il s'insurge contre les stéréotypes qui emprisonnent les étrangers. Son style est bon mais il doit désormais être parfait. Quand il estimera l'heure venue, il devra les envoyer partout en espérant que des âmes ardentes pourraient être séduites par des voix discordantes.

Pablo consent à figoler un poème en délaissant ses thèmes de prédilection. Il décrit l'humiliation d'anciens colonisés, loin de tout et survivant dans des trous, cultivant leur arrogance pour compenser la petitesse de leur existence. Il parle de l'espoir de l'immigration et de ses inévitables déceptions. Il se veut lucide en affirmant que la désillusion ne devrait pas rendre plus beau le pays haï. On quitte un enfer pour un autre peut-être car le paradis n'est pas de ce monde. Nul ne sait ce qui maintient les esprits flétris en vie.

Il se relit avec sévérité. Seule la qualité de la langue peut tempérer l'ardeur de son texte. Il s'astreint à le polir comme un orfèvre le ferait d'un joyau. Il expédie des dizaines d'exemplaires, adressés à tout ce que la ville compte de maison d'éditions et de journaux. Il renonce pour l'instant aux concours, incapable de payer les frais de participation.

L'attente dévorante commence. Il y pense chaque minute, renfermé et sombre comme une brute. Le temps s'écoule, indifférent à ses vides et à ses tourments. Jérémie

a trouvé un emploi plus avantageux, il lui souhaite bonne chance et lui dit adieu.

Pablo ne veut plus compter sur des lendemains qui ne rougeoieront jamais. Il ira à l'université et il saura comment façonner sa voix : il saisira toutes les subtilités de cette ville tentaculaire et il se fera un nom malgré les galères. Qu'importent le temps et l'argent que cela nécessitera.

Pablo rentre chez lui. Il subit la vue de l'entrée crasseuse, il a la nausée en empruntant l'escalier qui dégouline d'urine, il se sent perclus en entrant dans son appartement nu et il se rend

compte que sa vie est enfermée dans deux valises tremblantes. Une vaste lassitude l'étreint et il se voit ployer en songeant à toutes les embûches qui ne manqueront pas de parsemer son chemin. Il se laisse tomber sur le plancher en voulant se briser le crâne sur les murs grasseyeux.

Le temps aurait pu l'étioler mais les vermines ne crèvent pas aussi bêtement. Il travaillera encore plus dur et un jour viendra où il n'aura plus à mettre le genou

à terre. Pablo se redresse et feint de ne plus voir tout le moisi qui l'encercle. Il sait qu'il a la faculté de transfigurer la réalité, pour la rendre plus fascinante que tout ce que l'on pourra jamais imaginer. **TOC**

Née en 1981, **Françoise Haw** est passionnée de littérature française depuis toujours. Étudiante à l'UQAM en création littéraire, elle est convaincue que la littérature permet de faire naître des réflexions salutaires car l'auteur veut partager sa vision des êtres et de la vie dans ses ouvrages. La lecture permet d'enchanter ou de réenchanter le monde en incitant le lecteur à poser un regard neuf sur ce qui l'entoure et à voir au-delà des apparences.

